

JOURNAL ASIATIQUE

OU

RECUEIL DE MÉMOIRES

D'EXTRAITS ET DE NOTICES

RELATIFS A L'HISTOIRE, A LA PHILOSOPHIE, AUX LANGUES
ET A LA LITTÉRATURE DES PEUPLES ORIENTAUX

RÉDIGÉ

PAR MM. BARBIER DE MEYNARD, BELIN, BOTTA, GAUSSIN DE PERCEVAL
CHERBONNEAU, DEFRÉMERY, DUGAT, DULAURIER, FOUCAUX
GARCIN DE TASSY, STAN. JULIEN
KASEM-BEG, MOHL, MUNK, OPPERT, PAUTHIER, REGNIER, REINAUD
RENAN, DE ROSNY, DE ROUGÉ, SÉDILLOT
DE SLANE, ETC.

ET PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

SIXIÈME SÉRIE

TOME VII



PARIS

IMPRIMÉ PAR AUTORISATION DE M. LE GARDE DES SCAUX

A L'IMPRIMERIE IMPÉRIALE

M DCCC LXVI

BAB ET LES BABIS,

OU

LE SOULÈVEMENT POLITIQUE ET RELIGIEUX EN PERSE,

DE 1845 à 1853,

PAR MIRZA KAZEM-BEG.

PRÉFACE.

L'Orient se relèvera-t-il un jour?... L'Islam sera-t-il donc toujours un obstacle au progrès?... Ainsi parlent et pensent les amis de la civilisation. Nous ne saurions certes préciser la nature du changement qui attend l'Orient, ni l'époque à laquelle ce changement aura lieu; cependant l'Orient forme la portion la plus considérable du monde intelligent; l'esprit civilisateur s'y tient caché et une force invisible y sème les germes de la vérité. L'Occident ne saurait ressusciter la civilisation en Asie par sa politique, il peut tout au plus coopérer à son développement graduel par ses sympathies et par son énergie. C'est dans le pays même que doivent naître les régénérateurs d'un pays; mais l'Islam ne peut être une sérieuse barrière au progrès.

Au temps des Abbassides, toute la civilisation de la Grèce fut transportée dans la capitale de l'Islam; de là, les différentes branches des arts et des sciences furent transmises à l'Europe en suivant la côte d'Afrique et en traversant l'Espagne; par terre et par mer, par la guerre et par le commerce. Aujourd'hui la haute classe dans la Turquie d'Europe ne semble pas étrangère à la civilisation européenne,

et depuis Mahmoud elle s'est appropriée beaucoup d'éléments civilisateurs. L'Islam proprement dit n'est point un obstacle à la civilisation : c'est bien plutôt le fanatisme de la caste cléricale et l'ignorance qui dans tous pays en étouffent les germes.

La Perse avance d'un pas lent et mesuré, mais elle est ébranlée par des commotions intérieures; en elle se manifestent bien des symptômes consolants pour sa civilisation à venir. Ses relations commerciales avec la Russie, beaucoup d'innovations, les bonnes dispositions du Chah actuel pour la civilisation¹, et par-dessus tout l'ébranlement du pouvoir de la caste cléricale, type personnifié du despotisme, le commencement d'une opposition qu'y rencontre le fanatisme religieux; tout cela présage un meilleur avenir à la Perse.

Le peuple persan est, en général, intelligent, et toujours il a été désireux de s'instruire; il est industriel et commerçant². Une chose digne d'attention, c'est qu'à diverses époques de son histoire on a remarqué ses aspirations vers la liberté, sa passion pour la musique et sa disposition à la gaieté. Cependant ces aspirations ont toujours été étouffées par le fanatisme et la dissimulation; on y aime généralement paraître meilleur qu'on n'est en réalité. Le mot le plus populaire en Perse, *Khelvèt*³, est l'expression parfaite des ins-

¹ Le mot « civilisé » est en grande vogue en Perse; nous le rencontrons souvent même dans les lettres particulières et dans les journaux du pays.

² Les véritables Perses, les Guèbres, qui n'ont jamais subi le joug du fanatisme du clergé musulman, se sont toujours distingués et se distinguent encore aujourd'hui par leur amour du travail, leur probité et leur industrie en tous genres; ils sont laborieux et honnêtes.

³ *Khelvèt* veut dire *isolement*, *éloignement* de la foule, de la société. Depuis le Chah lui-même jusqu'au dernier de ses sujets jouissant d'une certaine considération, chacun a ses heures de *khelvèt*: alors les amis se réunissent; on lit, on vide quelques flacons de vin et l'on fait de la musique. Les Persans ont leur musique à eux, musique encore à l'état d'enfance: la femme et la musique, deux poésies qui chez eux se cachent encore sous le voile. Bab, comme nous le verrons, appelait les femmes sur la scène du monde; mais il ne put rien pour leur liberté.

tincts innés chez les Persans. Nul peuple de l'Orient n'aime plus à tenter le sort, n'est plus aventureux que les Persans ; et quoique , à tout prendre , ce soit là un défaut , ce n'en est pas moins une preuve de l'existence d'un esprit de liberté , un symbole d'énergie.

Il y a déjà plus de neuf cents ans que les musulmans attendent un maître , une espèce de rédempteur qui devra gouverner le monde entier. C'est là une tradition bien vieille , mais qui s'applique aussi à l'Islam. Point de siècle qui n'ait vu dans quelque partie de l'immense empire musulman un imposteur de ce genre ; il y eut les *Babek* , les *Mokann'a* , les *Abdoulla* , les *Abou-Moulim* , les *Mansour* , les *Baïézi*d , les *Cheïk-Ahmed* , et tant d'autres qui ont paru sur la scène de l'histoire. La Perse a toujours souffert de ce mal invétéré ; mais on aperçoit , dans les derniers paroxysmes de ce mal même , un commencement de réaction , une lutte qui semble être une promesse d'avenir. Cette lutte peint clairement les tendances du peuple , et paraît devoir le conduire , à travers de pénibles incidents , à la destination réservée à l'homme , à la liberté consciente. Nous avons vu clairement , il y a quelques années , ces tendances et leurs résultats dans les troubles et les commotions qui ont agité la Perse.

Il y a quatorze ans à peu près que la Perse a eu beaucoup à souffrir de la propagation de la doctrine du dernier de ses sectaires (Bab) ; beaucoup de sang a été répandu , bien des familles ont été ruinées , un grand nombre de victimes de tout âge , de tout sexe et de toute condition ont été sacrifiées , et le Chah lui-même , à peine monté sur le trône , a eu à en souffrir.

Dès son apparition , la doctrine de Bab s'est distinguée entre toutes les réformes qui jusqu'ici se sont produites en Perse , et généralement en Orient , par une aspiration bien caractérisée vers la vérité et vers une liberté qui a conscience d'elle-même. Quoique dans le développement de cette doctrine tout porte trop l'empreinte des passions humaines et des luttes du fanatisme , on y distingue quelque chose de

sensé dirigé vers un bien désiré auquel tous aspirent, vers l'affranchissement de la volonté humaine.

Malheureusement, on ne saurait trop regretter qu'un grand nombre des promoteurs de cette doctrine aient été animés de sentiments ambitieux et que, dans des vues d'intérêt personnel, ils aient eu recours au fanatisme pour combattre le fanatisme; en sorte que ce mouvement, excellent dans le principe, dut forcément aboutir à une issue fatale.

L'histoire de ce fait si important pour la Perse, le soulèvement des Babis¹, est si intéressante, considérée au point de vue religieux, politique et littéraire, que j'ai trouvé utile de composer, à l'aide des matériaux que j'ai rassemblés², une relation sur la personne de l'auteur de ce soulèvement, sur les succès des Babis et les progrès de leur doctrine.

Le lecteur trouvera dans cette relation des faits du plus

¹ Nos jeunes orientalistes les appellent *Babiniens* et *Babistes*; cependant la dénomination de « Babis » me paraît plus exacte; c'est pourquoi je l'emploie dans cette relation, excepté lorsque je cite d'autres textes.

² Beaucoup de personnes, témoins oculaires des événements qui se sont passés à Tauris et dans le Mazandéran, m'ont fourni des renseignements que j'ai recueillis à diverses époques et dont j'ai composé ce mémoire. Je n'ai inséré dans ce mémoire que les renseignements sur lesquels le doute n'est point permis et qui s'accordent parfaitement entre eux. De plus, j'ai en ma possession : 1° l'histoire de la Perse moderne qui porte le nom de *Nasih-out-Tavárikh*, ouvrage qui renferme des renseignements très-détaillés sur Bab et les Babis dans la description des fêtes historiques de l'an 1260 — 1265 de l'hégire; 2° un cahier en dialecte du Mazandéran avec une traduction en persan appartenant à M. Dorn, membre de l'Académie impériale de Saint-Pétersbourg; ce savant en a fait l'acquisition lors de son voyage dans le Mazandéran en 1860, ainsi que d'autres matériaux pour servir à des recherches sur le dialecte de cette province : ce cahier est plein d'inexactitudes sous beaucoup de rapports, et il n'est d'aucune valeur historique. Le récit de *Cheikh-oul-Adjam*, l'auteur de cet écrit, n'est curieux que parce qu'il est rédigé en dialecte du Mazandéran; 3° deux mémoires sur les Babis, dont l'un a été écrit par un de mes élèves, M. Sévruguin, qui durant plus de vingt ans n'a pas quitté la Perse; l'autre est de M. Mochenin, ancien élève de l'Université de Saint-Pétersbourg et qui a longtemps séjourné en Perse, où il se trouvait pendant les années de poursuites dirigées contre les Babis. Le mémoire de M. Sévruguin m'a été confié par M. Khanikoff, et celui de M. Mochenin, par l'auteur lui-même.

haut intérêt qui se sont passés en Perse à cette époque, tels que la lutte contre le fanatisme, une vague tendance vers une réforme religieuse et politique, et par-dessus tout la collision du fanatisme avec le fanatisme joint à une effrayante férocité des deux côtés. Ce schisme, qui a adopté le drapeau du *Tarikat*¹, prit naissance dans un coin obscur de la province de Chiraz. La doctrine de Bab, ou plutôt la doctrine fondée en son nom², pénétra bientôt à l'aide de ses prosélytes dans les deux capitales de la Perse et de là se répandit dans tout le royaume.

Il n'est pas dans l'histoire de l'Asie de schisme aussi remarquable que celui des Babis, et il a dû ses succès extraordinaires au zèle de ses *murides* ou propagateurs. On remarque aussi parmi eux des femmes qui ont joué un rôle important, des grands seigneurs appartenant à la cour du Chah, et parmi les Oulémas, des Seïds ou descendants de Mahomet.

CHAPITRE PREMIER.

BIOGRAPHIE DU SECTAIRE.

§ 1. SES PREMIÈRES ANNÉES.

Le nom propre de Bab était Ali-Mohammed; ce nom lui avait été donné en l'honneur du Prophète

¹ *Tarikat*, la voie (de la vérité), est le nom d'un système de mysticisme. (Voyez ch. p. II, § 1-3.)

² Dans le chapitre premier de cette relation le lecteur verra que Bab était un homme fort remarquable, et que cette doctrine, autant qu'elle nous est connue, est essentiellement une philosophie fondée sur l'amour du prochain. Ses disciples abusèrent de son nom et de sa doctrine en y mêlant beaucoup d'autres éléments étrangers et en la remaniant sous la pression du fanatisme; c'est pourquoi les documents que nous possédons sur la doctrine des Babis sont de nature si diverse, si obscure, si indéterminée, que l'on ne peut en tirer aucun système positif. Cependant on peut y voir partout l'idée prédominante au nom de laquelle cet édifice irrégulier et imparfait a été élevé : c'est la liberté, c'est le sentiment de l'instinct des droits de l'homme.

et de l'Imam¹. Comme il descendait de Mahomet par sa fille Fatimé, il se nommait aussi Seïd². A tous ces noms on ajouta dans la suite l'épithète de Hadji, qui se donne à quiconque a fait le pèlerinage de la Mecque. Ainsi son nom au complet était Hadji Seïd-Ali-Mohammed; mais il était connu dans le peuple sous celui de Mirza Ali-Mohammed. Il naquit dans l'ancienne et célèbre ville de Chiraz, patrie de Hafiz, de Sadi et de beaucoup de poètes et de philosophes remarquables. Son père, aussi pauvre que probe, portait l'épithète de *Bezzaz*, c'est-à-dire vendeur de tissus de coton (*bez*); mais son nom était Hadji Seïd-Riza; sa mère se nommait *Khadidjè*³.

Nous ignorons l'année de la naissance d'Ali-Mohammed⁴; ce que nous avons appris sur lui, nous

¹ C'est-à-dire de Mahomet et de son gendre Ali, nom que les Chiïtes donnent souvent à la fois à leurs enfants, tels que : Mohammed-Ali, Ali-Mohammed, Ali-Akbar, Mohammed-Hassan, etc.

² *Seïd* ou *Mir*, titre qui se donne aux descendants du Prophète, fort nombreux en Perse. En Turquie ce nom a perdu sa signification, mais en Perse il a conservé toute sa valeur; ceux d'entre les Seïds qui sont les plus marquants par leur origine et leur rang se donnent aujourd'hui le titre de Mirza, probablement pour se distinguer des simples Seïds qui, pour la plupart, passent leur vie dans le désœuvrement.

³ D'après le Cheïkh-oul-Adjam, son père se nommait *Salib* et était né dans le village de Tchaharchenbé-pich; suivant cet auteur, c'est du Mazandéran qu'il se serait rendu à la Mecque et de là à Chiraz, ce qui est tout à fait inexact.

⁴ Nous n'avons aucune indication sur l'époque de la naissance de Bab. Le *Nasih-out-tavarikh* dit qu'en 1848 il avait trente-cinq ans; par conséquent il ne peut être né avant 1812.

le tenons de personnes qui l'ont connu depuis l'âge de quatorze ans, et alors il n'avait encore reçu aucune instruction fondamentale. Son père, ne voulant pas qu'il appartînt à la classe des désœuvrés¹, le destinait à la carrière commerciale; c'est pourquoi à l'âge de quatorze à quinze ans Ali-Mohammed ne savait que lire, écrire et calculer. A cet âge, son père l'envoya pour affaire de commerce à Bender-Boucher², où les circonstances l'obligèrent à demeurer plus de sept ans. Nous ignorons comment il mena les affaires commerciales de son père; mais, d'après ce que nous avons appris de témoins oculaires, le jeune homme se faisait remarquer dans cette ville par un genre de vie tout exceptionnel: sous le poids d'une sorte d'hypocondrie, il recherchait souvent la solitude. En société il s'entretenait plus volontiers avec les savants ou écoutait les récits des voyageurs qui affluaient dans cette ville commerçante; aussi se plaisait-on à le ranger au nombre des sectateurs du *Tarikat*, fort respectés dans le peuple.

Après avoir satisfait son désir de s'instruire et

¹ En Orient, la classe des savants (les Oulémas) et la classe cléricale sont identiques; tous, et surtout ceux qui sont Seïds, sont affranchis de tout impôt et vivent le plus souvent de dons et d'aumônes. Parmi les nobles ou les marchands, ceux qui sont des savants ou des Seïds ne jouissent d'aucune dénomination cléricale; quand on veut faire allusion à leur savoir ou à leur éducation on se sert des dénominations de *fazil*, *sahib-kémâl* et autres semblables, signifiant : *instruit*, *parfait*, etc. Les Seïds des hautes classes, comme nous l'avons dit, se donnent le titre de *Mirza*.

² Ville maritime de la province de Chiraz, entrepôt important

s'être lié avec les représentants de plusieurs sectes, Seïd Ali-Mohammed (nous ignorons si c'était du consentement de son père ou bien après la mort de celui-ci) se rendit, à l'âge de vingt-trois ans¹, à Kerbèla, ville située sur la frontière turque, au bord de l'Euphrate², et lieu tellement sacré, que ceux qui s'y rendent par dévotion sont entourés des respects de tous. C'est là que l'on conserve les restes « du très-saint Housseïn », petit-fils bien-aimé du Prophète, tombé sous la main de l'ennemi abhorré de la maison d'Ali, ainsi que son fils, son frère, son neveu et autres membres de sa famille. L'affluence annuelle d'innombrables pèlerins qui viennent se prosterner devant le tombeau de ce saint prouve à quel point les Persans chiïtes vénèrent ce lieu sacré.

Durant son long séjour dans cette ville, Seïd Ali-Mohammed attirait constamment l'attention de ceux qui l'entouraient, par ses visites fréquentes au tombeau de « saint Housseïn, » par ses prières et ses jeûnes réitérés, par le soin qu'il mettait à éviter la société des hommes, souvent même par la singularité de ses manières, et surtout par son caractère taciturne. Il fréquentait assidûment les leçons du professeur du *Tarikat*, Cheïkh Hadji Seïd Kazem,

du commerce entre la Perse et l'Inde. En se conformant aux indications du *Nasih-out-tavarikh*, ce devait être de 1826 à 1827.

¹ Par conséquent en 1835, d'après le *Nasih-out-tavarikh*.

² Ce lieu porte l'épithète de *Mou'alla* « supérieur » et le tombeau de Housseïn est appelé *Merkadi-Moutaher* « tombeau très-pur. » Ceux qui ont visité ce lieu prennent pour toujours l'épithète de *Kerbèlai*.

disciple immédiat du célèbre mourchid Cheïkh-Ahmed¹, et le plus populaire de toute la Perse. Après s'être distingué à Kerbèla par son ardeur à s'instruire et par une vie remarquablement austère, ainsi que par la grande estime que lui accordaient ses collègues et son Cheïkh², Mirza Ali-Mohammed commença à jouir d'une considération particulière auprès de ses compatriotes qui fréquentaient chaque année Kerbèla. La renommée de ses vertus se répandit de bouche en bouche à Chiraz et acquit à ce jeune homme retiré du monde des admirateurs dans toute la ville.

L'auteur du *Nasih-out-tavarikh*, quoique passionné pour la politique du Chah et des Oulémas fanatiques, se laisse entraîner malgré lui en décrivant cette époque de la vie de Bab; entre autres, il dit : « Lorsqu'il était encore à Boucher, Mirza Ali-Mohammed, excité par les insinuations de Satan et par ses propres passions, se voua à la vie monastique la plus rigoureuse, et cela à l'encontre du sacré *Chariat*², désirant par ce moyen atteindre le plus haut degré du développement spirituel. » La partialité de l'auteur est évidente, car une vie austère et religieuse n'est nullement contraire à Dieu et au *Chariat*. Plus loin, il dit encore : « Nous avons entendu dire qu'à Boucher, où le souffle matinal brûle en été comme la flamme d'un foyer, Mirza Ali-Mohammed parcourait les toits des maisons, pendant la

¹ Voyez chap. 11, § 1.

² La loi sacrée.

plus grande chaleur du jour et la tête nue sous un soleil brûlant, et passait son temps en prières. Son cerveau en fut attaqué et il devint à moitié fou. C'est alors qu'il entreprit un pèlerinage à la Mecque et arriva à Kerbèla, où il s'entretenait tous les jours avec le Cheïkh Seïd Kazem et suivait ses leçons du *Tarikat*. C'est ainsi qu'il passa sa vie pendant deux ans, lorsque le Cheïkh Ali-Mohammed emmena quelques-uns des disciples de celui-ci et se rendit à la mosquée de Koufia, où il passa quarante jours en prières. Dès lors il perdit entièrement l'esprit et prétendit être *la porte (bab)* conduisant à la vérité... » Il disait : « Quiconque veut parvenir jusqu'au Seigneur son Dieu, et connaître la vraie voie qui conduit à lui, doit le faire par mon entremise... » C'est ainsi qu'il commença à être connu sous le nom de *Bab*, et le nombre de ses adhérents augmentait de jour en jour... Il disait, entre autres : Maintenant, par mon apparition, la foi s'est accomplie. » Quand on lui demandait à quel signe, à l'exemple des anciens prophètes, on pouvait reconnaître sa mission, il s'appuyait sur ce que, en un jour, il pouvait écrire mille lignes inspirées. Ainsi se groupèrent autour de lui des murides, pris en partie parmi de vrais disciples, en partie parmi des gens avides de pouvoir et confiants dans les succès à venir... » C'est ainsi que, sous l'influence de sa partialité pour le clergé et de l'étonnement où le jettent les succès de l'homme qu'il nous dépeint comme un exalté et un fou, l'historien moderne de la Perse

parle des premiers temps de Bab. Voyons maintenant comment le peuple le jugeait et comment sa réputation d'homme extraordinaire grandit rapidement.

Donner de grandes proportions aux plus simples événements est propre à toutes les classes de la société. Par ses singularités et par l'austérité de sa vie, Mirza Ali-Mohammed acquit à Kerbèla même la dénomination de *medjzoub* (illuminé). Avant qu'il eût quitté « le lieu saint, » où la dévotion amenait les musulmans de tous les points de la Perse, on parlait déjà de lui comme d'un jeune homme extraordinaire. On lui supposait de grandes connaissances en mysticisme, et quant à ses singularités et à ses paroles incompréhensibles, on les attribuait à une profonde sagesse. C'est surtout par les pèlerins de Chiraz, gens du peuple qui revenaient de Kerbèla, que le bruit de sa réputation se répandit dans son pays. « Avez-vous entendu, » se disaient les uns aux autres les gens de Chiraz qui avaient connu le jeune fils du marchand, « avez-vous entendu parler de notre Seïd Ali-Mohammed? Il n'est plus ce qu'il était, il n'est plus comme nous autres pécheurs; il est devenu célèbre, et, sur le seuil de l'imam Housseïn, il a mérité le nom de *l'élu de Dieu*; il fait des miracles! Tous, petits et grands, ont recours à lui dans leurs maux; quel bonheur pour ceux de sa famille et pour sa race!» C'est ainsi que des gens désœuvrés préparaient une fin malheureuse à un homme qui ne songeait peut-être pas

à atteindre dans la superstition populaire cette hauteur d'où il est tombé, entraînant dans sa chute des milliers de victimes.

§ 2. DÉBUT DE SA CARRIÈRE.

Vers sa vingt-huitième année¹, Mirza Ali-Mohammed retourna dans sa patrie avec le nouveau titre de *Kerbèlaï*. Quoiqu'il fût humble de sa nature et que jamais peut-être l'idée de se poser en réformateur ne lui fût venue, l'honorable réception que lui firent ses amis, l'accueil flatteur de ses concitoyens, enfin l'attention curieuse et incessante dont il était l'objet de la part de son entourage, tout cela excita graduellement son amour-propre. Jusque-là il ne s'était considéré que comme un homme qui, par sa vie austère et sa continence, avait pénétré quelques-uns des secrets du *Tarikat*. Il se peut aussi cependant que les constantes flatteries de ceux qui l'approchaient aient fait naître en lui, et sans qu'il s'en doutât pour ainsi dire, d'autres pensées; le fait est que depuis ce temps il en vint à se considérer comme un maître désigné par le ciel même pour régénérer son pays. Il débuta, dans ses discours à double sens, par blâmer ouvertement les habitants du Fars, et en général ses compatriotes, de ne pas se conformer à la loi sacrée. « *Nèfsi ammarî* (les passions qui nous commandent et nous dominent), disait-il, ont pris le dessus sur les paroles d'Allah;

¹ En 1840, en se conformant aux indications du *Nasih-out-tavarikh*.

bientôt nous sortirons entièrement de la vraie voie, si nous ne nous amendons au plus tôt!» La morale prêchée par un jeune homme à l'âge où les passions bouillonnent agit extraordinairement sur un auditoire composé de gens religieux jusqu'au fanatisme, surtout lorsque les paroles du prédicateur sont en parfaite harmonie avec ses actions. Personne ne doutait de la continence ni de la rigidité du Kerbèlaï Seïd Ali-Mohammed : il parlait peu, était constamment rêveur et le plus souvent fuyait les hommes, ce qui excitait encore la curiosité; on le recherchait de toute part.

Nous ne savons s'il faut attribuer cette conduite à une ferme volonté, ce qui par conséquent aurait été soit de l'hypocrisie, soit une bigoterie excessive, ou bien si c'était le résultat d'une profonde conviction. Cette dernière supposition nous paraît la plus probable; le fait est que, par la moralité de sa vie, le jeune Seïd servait d'exemple à ceux qui l'entouraient. Aussi l'écoutait-on volontiers, lorsque dans des discours ambigus et entrecoupés il parlait contre les abus qui règnent dans toutes les classes de la société. On répétait ses paroles en les amplifiant; on parlait de lui comme du vrai maître, et l'on se livrait à lui sans réserve. Bientôt une société d'adeptes aveugles se forma autour du nouveau maître mystique. Il paraît néanmoins que le Kerbèlaï Seïd Ali-Mohammed continuait lui-même à s'instruire, car de temps en temps, et toujours inopinément, il assistait aux leçons du Cheïkh-Abid, connu et es-

timé à Chiraz. Il errait d'un lieu à l'autre comme un illuminé ou un insensé; tantôt, semblable à un être abandonné, sans patrie ni refuge, il sortait de la ville, parcourait les déserts et les montagnes, tantôt il se retirait dans des ruines peuplées de hiboux et de chouettes, puis tout à coup il apparaissait au milieu de ses condisciples. Cependant le peuple le suivait partout; lui ne remarquait personne, rarement même il reconnaissait des disciples et ne cessait de se livrer à ses rêveries habituelles; aussi chacune de ses rares paroles était-elle religieusement recueillie par son entourage. Les uns disaient qu'il était dans le *djezb*¹, les autres qu'il était transporté dans le monde de la révélation; d'autres enfin disaient qu'il était en conversation secrète avec l'imam invisible, gouverneur du monde; en un mot chaque muride ignorant le glorifiait à sa manière².

¹ Voyez chap. III, § 2, note à la fin de la *première lettre*.

² L'Européen éclairé ne comprendra pas sans doute comment de semblables faits peuvent se produire; en Orient, ils ne sauraient surprendre personne. J'ai dit plus haut que la portion non éclairée de l'humanité est toujours à la recherche et dans l'attente d'un maître. Ce maître et la doctrine qu'il apporte doivent à tout prix être quelque chose de surnaturel. En Orient, les murides du bas peuple attribuent à leurs mourchides des merveilles telles que le Prophète lui-même n'a jamais pu prétendre à tant d'honneur. Voici un fait encore présent à ma mémoire. En 1818 (j'avais alors quinze ans), il arriva à Derbend un cheïkh du Khorasan accompagné de son muride. Au dire des gens du peuple il faisait des miracles; dans ses mains, disait-on, le fer et le plomb se changeaient en or, et chaque nuit il accomplissait le *miradj* (voyage dans les régions célestes attribué à Mahomet par les Musulmans) et

§ 3. ON LUI DONNE LE NOM DE BAB.

Si pure et si pieuse que fût la vie de Seïd Ali-Mohammed, telle qu'on nous la dépeint, l'enthousiasme de ses murides et de ses admirateurs dut lui donner une haute opinion de lui-même. Un jour, dans une de ces rares circonstances où il se laissait aller à converser avec son auditoire, il tomba dans un accès de *djezb* et, à ce que dit la tradition, il découvrit qu'il était *Bab*, la porte de la vérité!... qu'il était envoyé par Allah pour que ceux qui cherchent la vérité pussent y arriver par lui. C'est depuis cette époque qu'il commença à être connu sous le nom de Bab¹. Quoique ce surnom ne fût point nouveau dans les fastes religieux, il n'en était pas moins heureusement imaginé. Je ne sais si les paroles du Christ : « Je suis la porte » lui étaient connues; mais il n'ignorait sans doute pas que Mahomet avait dit : « Je

autres choses surnaturelles. Dans le peuple on croyait à tout cela, quoique ce fût tout à fait opposé aux doctrines de l'Islam. Des membres du clergé s'en mêlèrent. Le mouhtésib (surintendant de la police) fit venir le derviche et lui ordonna de donner des explications sur les bruits invraisemblables qu'il répandait. Celui-ci s'y refusa en présence de tous en ajoutant : « Quiconque m'attribue ces choses est un mécréant. » On le laissa aller. Cependant les rumeurs concernant cet homme ne cessaient pas, car son serviteur ou muride faisait en secret courir le bruit que son mourchide n'avait rien voulu avouer par modestie et humilité. Pour en finir, le commandant de place, J. J. Boukhvostoff, fit quitter la ville au derviche.

¹ L'auteur du *Nasih-out-tavarikh*, comme on l'a vu plus haut, parle de ceci ironiquement. Une autre tradition veut que ce nom lui ait été donné pour la première fois par son disciple et compagnon Moullah-Housseïn. (Voyez chap. II, art. 3.)

suis la ville du savoir et Ali (son gendre) est la porte de cette ville. » C'est pourquoi Ali, le premier imam des Chiïtes, était connu sous le nom de « porte de science, porte de vérité, » quoiqu'on ne le lui donne que fort rarement dans la conversation. Depuis ce temps, les murides dévoués au Seïd commencèrent à lui donner le nom de *Bab* et à prendre celui de *Babis* ou sectateurs de Bab. C'est ainsi que prit naissance une secte inconnue jusqu'alors, secte dont la doctrine n'est pas encore fixée et qui, même aujourd'hui, n'a probablement pas adopté de système.

§ 4. BAB VA À LA MECQUE. — PROGRÈS DE BOUCHROÛÏ.

Après avoir semé bon gré mal gré quelques mauvais grains dans cette terre de Chiraz si fertile en préjugés et en superstitions, le Kerbelaï Seïd Ali-Mohammed se rendit en pèlerinage à la Mecque. Il quitta Chiraz seul¹, dans le plus grand secret, et alors qu'on s'y attendait le moins : deux ou trois de ses disciples, tout au plus, furent instruits de son départ.

A cette époque la renommée du nouveau maître était déjà fort répandue dans les provinces limitrophes ; partout se rencontraient des gens disposés à suivre sa doctrine, et on parlait déjà de lui dans le Mazandéran et le Khorasan. En l'absence du

¹ D'après une tradition, il se fit accompagner d'un seul de ses disciples, jeune savant, âgé de vingt ans, nommé Mohammed-Ali, lequel dans la suite joua un rôle important dans le soulèvement du Mazandéran (chap. II, § 6). D'autres disent qu'il fit connaissance de Bab sur le chemin de la Mecque (*ibid.* note).

maître, qui était parti presque en fugitif, ses disciples s'occupèrent activement à soutenir et à étendre sa renommée. L'un d'eux, un certain Moullah-Housseïn-Bouchrouï, homme plein d'énergie et d'éloquence, agissait au nom de Bab en se donnant pour son vicaire (naïb)¹. Nous ignorons si Bab l'avait chargé de le représenter; nous savons seulement que Bouchrouï, à la tête des murides zélés de Bab, sut si bien rendre ce nom populaire que le gouvernement se vit obligé de prendre des mesures rigoureuses. Partout couraient des rumeurs dans le peuple sur la venue du sauveur attendu et d'un protecteur de l'Islam; partout les désœuvrés se disaient: « Voici venir un heureux temps; voici le commencement du royaume visible du *Sahib ouz-Zéman*², réunissons-nous sous son étendard; livrons-nous corps et âme à sa sainte volonté. . . . et autres paroles semblables. Un gouvernement sage et une conduite sensée de la part du clergé auraient pu étouffer à sa naissance un semblable mouvement et en retirer même un enseignement moral; mais l'insouciance des autorités locales, l'opiniâtreté et la passion des gens de loi pour

¹ Sur ce personnage remarquable, voyez ch. II.

² *Sahib ouz-Zéman*, d'après la doctrine des Chiïtes, gouverne invisiblement le siècle et les destinées des Musulmans. Quand il apparaîtra (ce qui doit être précédé de la seconde venue du Messie, d'après la doctrine de l'Islam), les bons musulmans devront venir en armes se ranger sous son étendard et s'abandonner aveuglément à sa sainte volonté. La situation de l'empire de Turquie est telle aujourd'hui que dans l'Asie Mineure on peut fort bien s'attendre aussi à l'apparition d'un imposteur de cette espèce, si des mesures ne sont pas prises.

les *soufis* ou mystiques, surtout au début de ce siècle lorsque apparurent les *Cheïkhites*, et l'exigence de la loi qui, dans des cas analogues, ne permet de condamner ou d'absoudre que d'après la décision du Chariat¹; toutes ces causes réunies contribuèrent au succès de ce mouvement dangereux.

§ 5. ARRESTATION DE BAB; SA FUITE. 1844 — 1846.

Nous n'avons aucun renseignement sur la durée de l'absence de Bab; mais à la fin de l'année 1260 (1844) il revint de la Mecque² à Bender-Boucher, et c'est là qu'il fut arrêté au mois d'octobre, par ordre du Nizam oud-Daoulé Housseïn-Khan, gouverneur de la province de Chiraz, et conduit dans cette ville.

¹ Quand un homme est accusé de schisme en pays musulman, il ne peut être condamné à mort que si devant le tribunal il fait une déclaration de foi tout à fait contraire aux dogmes principaux de la religion dominante; ces simples paroles, « Je certifie qu'il n'est point d'autre Dieu qu'Allah et que Mahomet est son prophète » suffisent pour sauver de la peine capitale tout individu accusé d'incrédulité, d'après les lois communes aux Sunnites et aux Chiïtes. Ces derniers ajoutent à cette formule un troisième article de foi, « et que Ali est le *Véli* d'Allah; » mais la signification du mot *Véli* est si vague, si indéterminée, que les dissidents parmi les Chiïtes hésitent entre diverses nuances que présente ce mot: saint, dispensateur spirituel, directeur, etc. . . . La foi dominante appelée *Isna-'achari*, ou bien *djafari*, donne à ce mot un sens plus ou moins étendu, d'autres un sens plus abstrait; quelques-uns enfin renchérissent encore sur ce sens, de sorte que pour eux *Véli* est la force même d'Ali. Ainsi, lorsqu'un Chiïte inculpé prononce ces trois articles de la formule citée, il est absous et l'on ne pousse pas plus loin les investigations. (Conf. chap. III, § 1, sur le *Vilaiet*.)

² D'après l'historien de la Perse, Bab ne serait pas allé jusqu'à la Mecque; il aurait rebroussé chemin et serait revenu à Boucher.

Cet événement ne produisit aucune agitation parmi les Babis, car le long séjour que Bab avait fait à la Mecque les avait habitués à son absence, et d'ailleurs le principal moteur dans toute cette affaire était plutôt le nom de Bab dont la renommée grandissait de jour en jour; en outre les persécutions que le fanatisme dirigeait contre sa personne devaient contribuer encore à étendre cette renommée.

Nous possédons deux renseignements sur le sort de Bab à Chiraz. Le premier nous est fourni par l'auteur de l'histoire moderne de la Perse. Bien que son récit soit entièrement opposé à ceux des témoins oculaires, tout à fait contraire au simple bon sens et visiblement dicté par un esprit de courtoisnerie et de partialité envers le clergé, nous n'avons pas le droit de le passer sous silence.

D'après cet historien, Bab, une fois amené à Chiraz sur l'ordre du Nizam oud-Daoulé, fut relégué dans la maison qu'il avait héritée de son père. Le gouverneur, voulant démasquer plus sûrement le sectaire et après s'être préalablement concerté avec le clergé, se présenta à Bab comme étant un de ses murides, et dans des entretiens secrets qu'il eut avec lui il sut le convaincre de son dévouement. Bab, à ce que prétend l'historien, fut dupe de la ruse de Housseïn-Khan et continua à prêcher avec plus de hardiesse. Le gouverneur lui proposa de convaincre en sa présence les oulémas de Chiraz, afin de répandre, avec leur concours, sa bienfaisante doctrine. Vous savez, lui dit-il respectueusement, que le suc-

cès de notre entreprise dépend entièrement des oulémas; par votre divine inspiration convainquez-en, ne serait-ce que quelques-uns, alors la ville entière acceptera votre croyance, et votre autorité sera affermie. Bab y consentit, et un jour fut fixé.

Les oulémas s'assemblèrent. Bab parut au milieu d'eux, et il parla avec courage et entraînement. Tous se taisaient. Le gouverneur lui proposa humblement de démontrer à l'assemblée en quoi sa doctrine était supérieure à celle du Coran. Bab répondit hardiment : « Prenez mon Coran, comparez-le avec celui de votre Prophète; vous vous convaincrez que le mien est plus éloquemment écrit que le vôtre et que ma croyance est préférable à la religion de Mahomet. » A ces paroles le gouverneur, changeant de ton, appela les ferrachs apostés, et indiqua du geste le coupable. Bab fut garrotté, et suivant la coutume reçut la bastonnade sur les talons : il maudit en cet instant et son existence et ses convictions. Il fut ensuite jeté dans un cachot, où il resta six mois durant. Le gouverneur d'Ispahan, le Motimed oud-Davlé, ayant entendu parler de la doctrine de Bab et des miracles qu'on lui attribuait, voulut le voir, car, toujours au dire de l'historien, ce personnage avait une grande prédilection pour des prédicateurs de ce genre. Il expédia à cet effet quelques cavaliers qui devaient employer tous les moyens pour le délivrer de ses chaînes et l'amener secrètement à Ispahan. Cette tentative d'évasion réussit d'autant mieux, que le choléra sévissait alors

avec fureur à Chiraz, et personne ne songeait à qui que ce fût.

C'est ainsi que Bab fut amené à Ispahan¹. Mais d'après des témoins oculaires qui nous inspirent plus de confiance, Bab ne resta pas longtemps à Chiraz. Quoique fort peu de personnes parvinssent jusqu'à lui, vu les mesures sévères que prenaient les autorités pour empêcher le peuple de l'approcher, il disparut tout à coup de cette ville sans que nous sachions au juste comment. Bref, il apparut inopinément sur la route d'Ispahan. On raconte à ce sujet qu'un célèbre savant de Chiraz, Seïd Iabia-Darabi, l'un des plus anciens disciples du Cheïkh, facilita son évasion. Il visitait publiquement Bab pendant sa reclusion, et, selon nous, il était déjà à cette époque secrètement son disciple. Nous le voyons en effet, plus tard, parmi ses plus dévoués

¹ Voilà donc l'exposé historique des persécutions que Bab eut à essuyer à Chiraz et la relation de sa délivrance! D'abord tout y est en contradiction avec le simple bon sens, car bien que le pouvoir séculier et le pouvoir religieux eussent traité Bab en criminel et l'eussent accusé d'être en contravention avec les dogmes de la foi, ils n'avaient pourtant point porté de sentence contre lui d'après le *Chariat*, et cela malgré tout leur désir de trouver une occasion pour le châtier. Et puis, qu'est-ce que cet enlèvement, cette supercherie attribuée par l'historien à un homme d'État? Faire délivrer secrètement un criminel d'État, et par qui?... par le gouverneur général d'Ispahan! Et enfin, d'après les paroles de ce même historien, ce personnage donne asile au sectaire dans lequel il espérait trouver une espèce d'homme divin, et, après avoir reconnu son erreur, il n'en continue pas moins à le protéger jusqu'à la fin de sa vie contre les attaques du clergé.

murides¹. D'après le témoignage de ce personnage, qui jouissait à Chiraz d'une grande popularité en qualité de Cheïkhite, on ajoute qu'il n'y avait rien à redire aux réponses de Bab relativement aux dogmes de la foi².

Les prosélytes de Bab, ayant eu connaissance de sa fuite, essayèrent de se réunir à lui; mais les documents qui sont en notre possession ne donnent aucun éclaircissement là-dessus; il paraît même que des obstacles invincibles ont dû faire avorter ce projet. D'autres disent que Bab lui-même évita cette réunion parce qu'il ne voulait pas se laisser séduire par l'attrait du pouvoir; cette assertion nous paraît la plus vraisemblable. Quoi qu'il en soit, cette dernière circonstance fut on ne peut plus utile à Bab et à ses adhérents; le doute s'établit sur sa culpabilité, et ses prosélytes purent encore continuer secrètement leur œuvre pendant assez longtemps.

¹ Voy. chap. II, § 19.

² Jamais Bab, ni alors ni plus tard, ne put être convaincu du crime qu'on lui imputait, c'est-à-dire d'un supposé blasphème : telle est au moins la conviction de la majorité du peuple. D'autres cependant disent qu'il fut convaincu de ce crime, et, d'après la loi, condamné à la reclusion et à la mort. C'est là du moins l'opinion du gouvernement et de la plus grande partie du clergé, afin sans doute de justifier plus tard leur conduite. Du reste, je n'ai pu me procurer de renseignements clairs et précis relativement à l'accusation portée contre Bab; le gouvernement le traitait plutôt, lui et ses complices, en criminels d'État, comme nous le verrons dans la suite du récit.

§ 6. BAB A ISPAHAN : IL EST DE NOUVEAU EMPRISONNÉ (1847).

A cette époque des troubles avaient éclaté à Ispahan, l'antique capitale de la Perse. Ces troubles avaient été causés par l'influence qu'y exerçaient les bandes de *Loutis*¹ qui depuis le règne de Feth-Ali-Chah remplissaient cette ville de terreur.

Le gouverneur chargé de l'administration du pays était le célèbre eunuque Manoutchehr-Khan, compagnon de captivité de Khozrev-Khan, deux survivants des premières conquêtes de la Russie dans les

¹ On nomme *Louti* une classe de vauriens aussi désœuvrés que malicieux et trompeurs éhontés. Grâce à l'incurie de la police ils s'étaient fort multipliés en Perse, surtout à Tauris et à Ispahan; confondus dans la foule des citoyens, ils prenaient le langage et les allures des honnêtes gens. Lorsqu'ils se réunissaient en secret dans des ruines ou des souterrains, ils se livraient à la débauche, à l'ivrognerie, aux sacrilèges. Ils étaient divisés par bandes. Leurs chefs, au nombre de dix à quinze, jouissaient dans la capitale de la considération de tous comme notables et gens honorables; il se trouva même parmi eux de grands personnages comme Haïder-Mirza, l'un des princes de la dynastie des Safavides. La secrète influence dont ils jouissaient, grâce à leurs complices fainéants, était si grande, qu'ils répandaient de temps à autre la terreur dans toute la ville, et forçaient même parfois les gouverneurs à fuir; ce qui arriva plusieurs fois à Ispahan. A Tauris ils amenèrent des événements encore plus sérieux, tels que l'agitation et le soulèvement de 1848, événement que nous raconterons plus loin. Feth-Ali-Chah commença des poursuites contre les *Loutis* à Ispahan; Mohammed-Chah prit aussi des mesures contre eux. Cependant il était réservé au Chah actuel de les réduire à l'impuissance, et c'est surtout grâce à la vigilance active que déploya contre eux en 1848-1849 un homme d'esprit et d'action, Mirza Taky-Khan, que la Perse a été définitivement délivrée de ce fléau. Le mot *louti* s'emploie souvent en bonne part: dans ce cas il signifie sage, avisé, malin, en un mot un homme dont l'esprit a des ressources.

provinces musulmanes au commencement de ce siècle¹. Nonobstant l'historien de la Perse qui, comme nous l'avons déjà vu, juge à tort et à travers le caractère de ce personnage célèbre, nous préférons, quant à ce qui concerne la fuite de Bab, une relation plus en rapport avec la vérité. A cette époque, d'après ce témoignage, des bruits sur la doctrine de Bab circulaient parmi les habitants. On disait qu'il était en chemin pour Ispahan; les *Loutis* s'en réjouissaient, les curieux l'attendaient avec impatience, et le clergé également l'attendait, mais c'était animé du désir de mettre fin à cette opposition qui s'élevait contre lui, en faisant périr Bab. Ce dernier était sans doute instruit de toutes ces menées, et il ne lui restait rien à faire, sinon de chercher à se défendre.

Bab écrivit donc une lettre à Manoutchehr-Khan, ainsi conçue : « Poursuivi par tous, persécuté, j'accours me placer sous votre égide; j'attends votre réponse au seuil de la capitale, et n'y entrerai pas avant d'avoir obtenu l'assurance de votre protection². » Le Moutéméd oud-Davlé se réjouit fort de

¹ Devant la ville de Gandjé (Elisavetpol), Manoutchehr et Chozrev, dans leur jeunesse, furent faits prisonniers par les Persans, eux et leurs compagnons; dans la suite ils parvinrent aux plus hautes dignités. Manoutchehr dont il est question ici est connu par ses belles qualités. Déjà sous Feth-Ali-Chah il avait été élevé au rang important de *Moutéméd oud-Davlé* (soutien de l'État); il mourut gouverneur général d'Ispahan sous le règne de Mohammed-Chah, mai 1847.

² Le contenu de cette lettre m'a été communiqué par des gens dignes de foi et qui le tenaient de Manoutchehr-Khan lui-même.

ce hasard ; il accorda à Bab ce qu'il demandait, afin d'approfondir personnellement cette affaire, de justifier Bab en divulguant les mensonges et faussetés qu'on lui attribuait, et de mettre fin aux interprétations qui avaient cours chez le peuple ; ou bien, s'il remarquait dans son protégé des paroles et des actions contraires à la foi et à l'honneur, de prendre des mesures rigoureuses contre lui. Bab entra donc dans la ville, et Manoutchehr lui assigna pour résidence la maison du premier dignitaire ecclésiastique d'Ispahan, où, sous tous les rapports, il pouvait être en sûreté, sans cependant se considérer comme prisonnier, puisqu'il cherchait un appui auprès du gardien de la foi des vrais croyants.

Ce membre du clergé, imam djouma¹, était prévenu contre les principes hérétiques de son hôte. Comme il cherchait tous les moyens de le trouver en faute, il permit que chacun eût un accès libre auprès de lui ; mais Seïd Ali-Mohammed, soit ruse, soit sincérité, répondait à toutes les questions qui lui était adressées conformément aux lois de l'Islam. Cependant le clergé de la ville était trop mal dis-

M. Sévruguin, orientaliste distingué, dit aussi dans ses mémoires sur Bab : « Avant d'entrer à Ispahan, il envoya au gouverneur une lettre par laquelle il lui demandait sa protection, et déclarait qu'il n'entrerait dans la ville que si cette grâce lui était accordée. »

¹ C'est-à-dire desservant de la cathédrale. Le mot *djouma* veut dire *assemblée du vendredi*, jour désigné pour le service divin dans les cathédrales. Chaque ville a son *imam-djouma*, choisi parmi les plus vertueux et les plus instruits. Son influence est très-grande dans la ville, et surtout dans les capitales.

posé contre lui pour ne pas le soupçonner d'hypocrisie, et l'on répandit le bruit que Bab était dangereux, qu'il ne convenait pas de laisser le peuple l'approcher indistinctement. Le gouverneur ayant demandé ce dont on pouvait accuser le Seïd, il fut répondu qu'il défendait de fumer le kalia et de boire du café¹. Ces deux jouissances sont admises par l'usage et par le code en vigueur chez les Chiites. L'accusation était par trop puérile, puisqu'elle ne touchait en rien aux dogmes de l'Islam. Bab en effet ne fumait ni ne prenait de café, et il disait ouvertement que ces deux habitudes portent préjudice à la santé, et conséquemment sont des péchés. Il était difficile de s'attacher sérieusement à des choses qui ne touchaient qu'aux articles secondaires de la foi; mais le crime de Bab était d'avoir déjà acquis une trop grande importance, même aux yeux de ceux qui ne l'avaient jamais ni vu, ni entendu.

Le gouverneur, qui devait opter entre le peuple et le clergé, mais qui avait plus à craindre de celui-ci, résolut de cacher Bab dans le palais *imarétisadri*, et de faire répandre le bruit qu'il l'avait

¹ En Islam il y a beaucoup de ces fantaisies, de ces riens que quelques membres du clergé permettent et que d'autres défendent. L'opium, par exemple, est rigoureusement défendu par la plupart, et cependant l'usage en est fort répandu, surtout en Perse. Le kalia et généralement l'habitude de fumer sont universellement répandus en Perse et en Turquie; mais à Boukhara et en général parmi les Tatares, le tabac est interdit. Tout cela dépend de l'influence des usages locaux. Les membres les plus rigoristes du clergé considèrent le café comme une chose permise.

expédié dans une autre localité par ordre du gouvernement. Ainsi fit-il, et Seïd Ali-Mohammed vécut dans une honorable reclusion jusqu'à la mort de Manoutchehr-Khan arrivée en mai 1847¹.

Le gouvernement était régulièrement renseigné sur Bab et se montrait satisfait des sages dispositions prises par le gouverneur général d'Ispahan; mais, aussitôt qu'il eut reçu la nouvelle de la mort de ce dernier, il prit des mesures pour enlever secrètement Bab et le conduire incognito à Téhéran. Le bruit s'en étant répandu, il fut impossible d'exécuter l'ordre du premier ministre Hadji Mirza-Agassi. D'Ispahan à Téhéran on ne parlait que de l'iniquité du clergé et du gouvernement par rapport à Bab; partout on murmurait, on criait à l'injustice.

§ 7. BAB SE TROUVE INOPINÉMENT À TAURIS.

(COMMENCEMENT DE 1848.)

La vie des peuples et des empires, disaient les sages, a deux mobiles : la foi et l'intérêt. L'intérêt est personnel ou général; la foi est l'apanage de tous. C'est pourquoi dans les cas d'intérêt indivi-

¹ D'après l'historien de la Perse, le gouverneur convoqua les savants d'Ispahan pour convaincre le coupable. Au jour fixé ils s'assemblèrent et le gouverneur ouvrit la séance; alors commencèrent les investigations et les interrogations. Toutes les explications que donnait Bab furent repoussées; on l'accusa d'ignorance et d'hérésie. Malgré cela le gouverneur, dans sa partialité passionnée, le défendit et le cacha pour l'arracher aux mains du clergé. Ce témoignage ne repose sur rien.

duel, là où il n'y a pas de lois arrêtées, la conscience du gouvernement lui permet d'être sourd aux cris de la justice. Dans les questions d'intérêt général et dans celles qui touchent à la foi, l'égoïsme et la prudence lui ordonnent de ne voir que son intérêt, que ce qu'exige sa sécurité. Cependant, en cette circonstance, les calculs du grand vizir se trouvèrent tout à fait en défaut. Dans la crainte que la présence de Bab à Téhéran n'occasionnât de nouveaux désordres (et il y en avait assez, grâce à ses fantaisies et à son mauvais système d'administration), il changea ses dispositions, et l'escorte qui conduisait Bab d'Ispahan à Téhéran reçut, à une trentaine de kilomètres de cette dernière capitale, l'ordre de n'y pas entrer et de conduire le prisonnier à Makou¹, ville où, dans la pensée du premier ministre, l'imposteur n'avait rien à espérer, parce que ses habitants, en reconnaissance des bienfaits et de la protection qu'ils avaient reçus de lui, prendraient des mesures pour étouffer les troubles qui pourraient naître. Nous ne savons pas positivement où l'on conduisit Bab, ni comment; mais nous le rencontrons peu de temps après à Tauris. D'après quelques personnes, Bab en chemin pour Makou aurait été retenu dans la capitale de l'Aderbidjan dans le but de le démasquer publiquement et de

¹ Patrie du premier ministre, sur la frontière de l'Aderbidjan. Cette ville est sortie de son obscurité sous l'administration de ce ministre, et beaucoup de gens de Makou furent élevés aux premiers postes de l'État, grâce à leur servilité pour Hadji Mirza-Agassi.

l'amener à repentance. D'autres disent qu'il y fut conduit de Makou dans le même but, mais que sa présence dans cette ville, sur la frontière de Russie, n'avait pas été jugée raisonnable et pouvait exciter les mécontentements du gouvernement russe; d'autres enfin prétendent qu'au lieu de Makou il fut conduit à Ourmiah, ville dans laquelle il séjourna quelque temps et d'où il fut amené à Tauris.

Si l'on en croit l'historien de la Perse, Bab aurait été transféré d'Ispahan, par décision du premier ministre, directement à Tschégrik, et de là, par ordre du Chah, conduit à Tauris pour y être démasqué. De manière ou d'autre, le fait est que, en avril 1848, Bab était déjà à Tauris, où l'attendaient les exhortations, les menaces et le supplice.

§ 8. ÉTAT DES CHOSSES À TAURIS. — HADJI MOULLA-IOUSOUF.

Il y avait longtemps déjà qu'un des disciples les plus dévoués de Bab agissait dans l'Aderbidjan en son nom, soit en secret, soit publiquement, et s'était par là rendu célèbre dans toute la Perse. Il tomba enfin entre les mains des autorités, après la grande effusion de sang qui eut lieu dans le Mazandéran¹ : c'était le fameux Moulla-Iousouf d'Ardébil.

Ce n'est pas seulement dans le bas peuple et à Tauris qu'il cherchait et faisait des prosélytes; mais, missionnaire dévoué, il parcourait les campagnes, annonçant Bab comme l'*imam* attendu, le roi promis aux vrais croyants, *Sahib ouz-Zémân*. Les progrès

¹ A ce sujet voy. plus loin ch. II.

de cet homme énergique furent si grands et si rapides qu'aux portes de Tauris même les habitants d'un village fort peuplé se livrèrent à lui et prirent le nom de Babis. Il va sans dire que dans la ville même les Babis étaient assez nombreux, alors que le gouvernement prenait des mesures pour convaincre publiquement Bab d'imposture, le punir et par là se justifier devant le peuple.

Bab fut relégué temporairement dans le quartier Khiâban à Tauris. Le gouvernement, qui lui préparait un châtement public, ne jugea pas à propos de défendre l'accès de sa personne et crut agir sagement en laissant pénétrer tous les curieux dans le lieu où il était détenu, afin que chacun pût s'assurer de la régularité des poursuites dirigées contre le perturbateur, l'imposteur; poursuites basées sur le *Chariat*. Des gens de toutes conditions affluaient auprès de Bab. La personne du prisonnier, sa situation pouvaient inspirer de la compassion à beaucoup d'hommes persuadés de son innocence et, en tout cas, disposés en sa faveur. Les curieux les plus indifférents, ceux qui n'avaient jamais vu Bab, ne rapportaient de sa prison aucun sentiment hostile contre lui. Les bruits les plus contradictoires circulaient dans la ville : Bab, disaient les uns, est vraiment un homme extraordinaire, surnaturel même; c'est un juste, disaient les autres; ce n'est qu'un insensé, disaient les amis du clergé et les amis du repos. C'est ainsi que chacun le blâmait ou le louait suivant ses convictions ou ses passions. Dans les rues

et les bazars on ne s'entretenait que du prisonnier; les Loutis, de leur côté, soutenaient le parti qui leur offrait un intérêt plus sûr et plus palpable.

Parmi ceux qui visitaient assidûment Bab, il y avait un certain Mirza Ahmed-Bahanchah, cheïkhite également et très-connu, dont l'opinion était appréciée de tous, petits et grands. Quand on le questionnait sur Bab, il répondait : « Comme vous le pouvez voir vous-mêmes, Bab se tait le plus souvent; mais lorsqu'il ouvre la bouche, ce qu'il dit est empreint de sagacité et de grandeur. » Une semblable réponse non seulement n'ajoutait rien à la charge contre lui, mais elle faisait encore pencher la balance en sa faveur.

Les commentaires continuaient, et plus on avançait, plus la position du gouvernement devenait critique. Les amis secrets de Bab ne s'endormaient pas; l'agitation régnait dans toute la ville et le gouvernement dut avoir recours à des mesures plus sévères. Bab fut transféré dans la maison de Kasim-Khan, fils d'Islam-Khan, ferrach-bachi du Chah; il y fut mis au secret et il ne fut plus possible de l'approcher.

§ 9. PREMIÈRE CONDAMNATION DE BAB.

(MILIEU DE L'ANNÉE 1848.)

A cette époque le Chah actuel remplissait, quoique fort jeune encore (il avait quinze ans), les fonctions de gouverneur de l'Aderbidjan. Parmi les fonctionnaires attachés à sa personne se trouvait

Mirza Taki-Khan, son futur premier ministre, personnage qui n'avait pas alors une grande importance dans la direction des affaires.

Les propos au sujet de Bab prenaient de jour en jour de plus grandes proportions. Le peuple, qui voyait avec méfiance son incarcération dans la maison d'un courtisan en faveur auprès du prince héritier, murmurait hautement. Le gouvernement prit enfin la résolution de réunir une assemblée du clergé, d'inviter Bab à s'y présenter et d'examiner cette affaire sous la présidence du prince ; jour fut pris à cet effet. Le principal d'entre le clergé, le célèbre Mirza Ahmed, qui considérait comme un péché de prendre part à ces débats, et qui avait antérieurement exprimé son opinion, en disant que dans la doctrine de Bab tout était contraire à l'Islam, ne parut point à l'assemblée. Les autres membres du clergé s'y rendirent. Ceux d'entre eux dont les idées étaient les plus avancées étaient Akhound Moulla Mohammed de Mamégan, célèbre par son savoir et sa parole emphatique, et qui plus d'une fois s'était distingué dans des controverses scolastiques ; puis Hadji Moulla Mahmoud, précepteur du prince héritier et qui depuis fut *Moullah-Bachi*¹ ou doyen des savants. La séance fut ouverte sous la présidence du prince.

Nous ne savons rien d'authentique sur ce qui s'est passé dans cette assemblée, personne n'y ayant

¹ Ce titre honorifique lui a été donné par le Chah actuel comme ayant été son précepteur.

été invité, sauf les membres du clergé et de l'administration avec leurs serviteurs¹. Grâce à ce huis clos, les bruits les plus contradictoires se répandaient. Selon les uns, on n'avait pu rien trouver de contraire aux dogmes de l'Islam dans les réponses de Bab; il s'était tu le plus souvent, et quand il avait parlé il l'avait fait avec enthousiasme, modestie et douceur, quoique d'une manière mystérieuse, et constamment dans l'esprit de l'Islam. D'autres cependant répandirent le récit suivant : Akhound Moulla Mohammed aurait ouvert la séance en demandant à Bab en quoi consistait sa doctrine; à quoi celui-ci aurait répondu sans la moindre hésitation : « Je suis celui que vous attendez depuis plus de mille ans². » A ces paroles audacieuses (car celui qui est attendu est le dernier imam, le *Sahib ouz-Zémân*, Mehdi, roi de l'Islam et du monde entier), Akhound lui dit : « Ne mange pas de boue ! mais si tu es celui que nous attendons, prouve-le-nous par un miracle quelconque; car la venue de celui que nous attendons doit être signalée par un miracle, et d'après les Écritures il doit en faire lui-même pour nous convaincre de l'authenticité de sa mission, etc.³ »

¹ Tel est l'usage en Perse; les grands ne font point un pas sans être suivis de leurs serviteurs.

² D'autres ajoutent qu'il dit encore : « Je suis celui que Moïse vit dans le buisson ardent. » Je me rappelle aussi avoir lu ces paroles dans les mémoires de M. Mochenin, notre consul à Arzéroum, qui était depuis longtemps en Perse lors des poursuites dirigées contre les Babis.

³ J'ai puisé ceci dans les mémoires de M. Sévruguin.

Bab n'aurait rien répondu. Ensuite Hadji Moulla Mohammed aurait dit : « Par quoi, en effet, peux-tu nous prouver que ta doctrine est vraie ? » « Par mon Coran » aurait répondu Bab ; et, à la prière des assistants, il aurait lu quelques fragments de ce livre. La tradition prétend que ces fragments rimés sont composés sur le modèle du vrai Coran, mais remplis de fautes de grammaire. Les auditeurs se mirent à rire. Celui qui l'avait interpellé se mit à improviser aussitôt quelques phrases rimées, analogues à celles que Bab avait citées, et s'écria en riant : « Est-il possible que ce soit là aussi la parole de Dieu ! . . . puis se retournant du côté de l'auditoire : Comme vous le voyez, dit-il, ceci est mon improvisation ; que vous faut-il de plus ? . . . » Bab se tut. Le prince lui ayant fait inopinément une question de grammaire, sans doute tirée de ses leçons, aucune réponse n'y fut faite.

Ce que je viens de rapporter au sujet de cette discussion est presque en tout conforme au *Nasih-out-tavarikh*, qui donne encore beaucoup de détails.

Cependant il est difficile d'ajouter foi à tout ceci. Les réponses de Bab ne furent peut-être pas toutes satisfaisantes ; mais si la première et la deuxième réponse qu'on lui attribue, relativement à sa mission et à son Coran, étaient telles qu'on le dit, elles étaient par elles-mêmes un vrai blasphème aux yeux de tout musulman. Par conséquent le clergé et le gouvernement, qui cherchaient encore une fois l'occasion de dévoiler publiquement l'imposteur et

qui pouvaient mettre fin au schisme, soit en exhortant et en persuadant Bab de rentrer dans le giron de la vraie foi, soit, en cas de résistance, en le condamnant solennellement à mort, d'après le *Chariat*, comme coupable d'avoir abjuré sa croyance, le clergé, disons-nous, et le gouvernement ne se seraient pas contentés¹ d'appliquer la peine corporelle et l'exil², seule sentence qui pourtant fut prononcée dans cette séance extraordinaire. Il faut donc croire d'après cela que Bab n'a pu être convaincu du crime qu'on lui imputait, et que ce qu'on disait sur le silence constant qu'il gardait, ainsi que les actes qu'on lui attribuait, et qui étaient autant de signes caractéristiques et évidents de la folie qu'on lui attribuait, sont plus près de la vraisemblance. Il se peut fort bien aussi qu'il prononça quelques paroles incohérentes et à double sens; mais, d'après la loi, on ne peut condamner à mort l'inculpé s'il ne parle pas clairement et en pleine conscience. On peut supposer aussi que les disciples de Bab, qui agissaient avec zèle en son nom, s'appliquaient à le persuader de sa nature divine, et cela d'autant plus facilement que le sectaire voyait combien cette idée s'était accréditée dans le peuple.

¹ L'auteur de l'Histoire de la Perse cherche à justifier la conduite des juges en disant qu'ils considéraient Bab comme un fou, un illuminé, ce qui du reste ne lui fut d'aucun secours lors de la troisième épreuve qu'il eut à subir dix-huit mois plus tard.

² D'après cet historien il fut encore relégué à Tchégrik.

§ 10. SA CONDUITE À MAKOU PENDANT SON EXIL.

L'amour-propre de Bab se complaisait probablement dans ce sentiment d'admiration qu'il était habitué à inspirer depuis sa jeunesse, et peut-être est-ce là ce qui lui donna la force de supporter patiemment trois années de tourments et de persécutions de la part du gouvernement, d'injures de la part du clergé.

A Makou, où Bab se trouvait exilé, l'état des choses était le même, bien que, d'après des on-dit, le gouvernement persan eût déjà vu auparavant de mauvais œil sa présence dans une ville sur la frontière russe. Le peuple le recherchait plus que jamais, et il n'y avait point de jour que sa porte ne fût assiégée par une foule de curieux de toutes conditions et de tout âge.

D'un commun accord on attribue à Bab cette fois-ci plus de hardiesse et de franchise dans ce qu'il disait de lui-même et de sa doctrine.

Nous sommes d'autant plus porté à le croire que nous n'avons rencontré à ce sujet aucune contradiction. Il faut remarquer en outre que Bab et ses disciples étaient persuadés que les habitants de Makou, à cause des liens de reconnaissance qui les attachaient à leur Mécène, le grand vizir, feraient ce que n'avaient pu faire les autorités de Tauris, qui craignaient le peuple. Ce qui les fortifiait encore dans cette conviction, c'est que les agents du grand vizir avaient agi antérieurement à Makou contre

Bab, alors qu'il y était attendu. Il ne restait donc à lui et à ses disciples qu'un seul parti à prendre : gagner la confiance et l'affection de la majorité du bas peuple; et Bab employa pour cela les moyens les plus énergiques. Bien que ses réponses aux questions qu'on lui adressait (questions inspirées soit par la curiosité, soit par le désir de l'éprouver) fussent conformes au sens de la loi en vigueur, il exprimait en même temps sa manière de voir, sans crainte et en se référant au principe fondamental des Chiites qui dit que *bourhan* ou *houddjet*¹ peut changer les règlements du *Chariat*, d'après sa propre considération. Par maintes allusions, il se donnait comme étant une de ces autorités.

Malgré les mesures prises par le grand vizir, la popularité dont jouissait Bab dans toute la contrée y avait fait naître depuis longtemps des préventions favorables pour lui, même parmi les habitants de Makou. La personne de l'exilé, ses discours touchants, sa situation digne d'intérêt, tout se réunis-

¹ *Houddjet* veut dire littéralement *la preuve la plus certaine*; le mot *bourhan* a la même signification. Tous les deux s'emploient au figuré dans le sens de vérité, pouvoir véritable, etc. C'est pourquoi *bourhan* est une des épithètes données à Dieu. C'est de là sans doute que les Mongols appellent la Divinité *Bourhan*. Les Musulmans donnent aux prophètes et aux imams le nom de *houddjet*; de là ce nom est devenu une des épithètes du dernier imam *Mehdi* attendu par les Musulmans et dont le titre complet est : *Al-houddjet oul-kâim, Al-Mehdi, Sahib ouz-Zémân*, ce qui veut dire : la vérité absolue (autocrate, maître), Mehdi, maître (seigneur) des siècles (de l'univers). *Houddjet* s'emploie aussi dans le sens d'actes en justice et dans le commerce.

sait pour l'enhardir de plus en plus. A Makou, à ce qu'on assure (bien que nous ne le croyions pas), il prêchait son Coran, et, dans les derniers jours qu'il passa dans cette ville, il disait au peuple qu'il était ce même *kâim* (c'est-à-dire Mehdi) dont ils attendaient la venue¹. On assure que, pour convaincre de cela les gens de Makou et des environs, déjà fort disposés à se livrer à lui, il faisait des allusions à l'infidélité des traditions relatives aux signes précurseurs qui devaient annoncer la venue prochaine de l'imam attendu².

On prétend qu'il disait encore : « Le clergé a falsifié en partie ces traditions, et en partie ne les a pas comprises. » Cependant nous renouvelons nos doutes sur la parfaite exactitude de ces témoignages, car dans toutes les actions de Bab nous ne trouvons rien qui puisse faire supposer de sa part aucune idée arrêtée et préconçue d'imposture; c'est, selon nous, à ses disciples qu'il faut attribuer ces exagérations. Quoi qu'il en soit, l'affluence des habitants désœuvrés de Makou était journellement si grande que

¹ Dans les mémoires de M. Sévruguin, les paroles de Bab sont citées en entier : « En vérité, je suis ce *kâim* qui vous est promis. » Le mot *kâim* signifie *seigneur absolu*, invisiblement existant; c'est-à-dire *Mehdi*, qui gouverne d'une manière invisible les destinées du monde.

² D'après les traditions, 1° l'imam doit apparaître à la Mecque; 2° le règne de *Dedjal* (l'Antechrist) doit le précéder; 3° son apparition doit être immédiatement précédée de la descente du Christ du quatrième ciel, d'où il viendra pour préparer le monde à recevoir l'Imam, et enfin, 4° d'après une tradition, le soleil doit se lever du côté de l'occident, et par là finira le règne de Satan.

Bab refusait souvent de s'entretenir avec eux. Diverses prières et talismans, dont le bas peuple et en général les Persans et les Tatares sont grands amateurs, leur étaient journellement distribués, et le peuple se les passait de main en main ¹.

§ 11. CHANGEMENT IMPORTANT. — NOUVEAU GOUVERNEMENT.

Pendant que Bab était à Makou et que ses disciples agissaient partout et sans relâche, un autre grand événement s'accomplissait en Perse; Mohammed-Chah rendait le dernier soupir, le 5 septembre 1848. Comme il arrive toujours en pareille circonstance, il s'éleva des désordres à Téhéran. Il y eut un interrègne de deux mois environ. On organisa un gouvernement provisoire composé de quatre membres administrateurs, sous la présidence de la veuve du Chah défunt. A la fin, et après beaucoup d'agitations, l'héritier légitime, le jeune prince gouverneur de l'Aderbidjan, Nàsir oud-din-Mirza, fut élevé au trône.

Un des premiers bienfaits dus à cet avènement fut la fuite de l'ex-premier ministre Hadji Mirza-Agassi. Cet homme rusé s'était si bien emparé de la volonté du Chah défunt que l'on pouvait dire avec raison que le ministre était le véritable souverain; aussi ne put-il survivre à son ancienne fortune. A la mort de Mohammed-Chah il avait disparu et

¹ Nous croyons qu'il faut accuser de tout ceci non pas Bab, mais ses plus proches disciples, qui, par de secrètes tentatives, entraînaient la plèbe vers leur mythe, leur idéal, et agissaient en son nom.

avait pris le chemin de Kerbèla, où, sous la protection du très-saint Imam, un criminel d'État même trouve un asile inviolable. Il succomba bientôt sous le poids d'un chagrin rongeur qui, bien plus que ses remords, abrégéa sa vie.

Pendant six mois à peu près, les plus grands, les plus affreux désordres régnèrent dans toute la Perse. D'un côté, des ambitieux qui cherchaient à accaparer, les uns une principauté indépendante, les autres le pouvoir et même le trône, soulevaient le peuple; d'un autre côté des Babis, ayant à leur tête cinq ou six prosélytes exaltés de Bab, excitaient une grande agitation dans l'Aderbidjan, l'Irak, le Mazandéran et le Khorasan. Le clergé agissait contre les Babis, et, mécontent du changement de ministère à Téhéran¹, préparait un soulèvement; enfin les Loutis, dans toutes les villes et surtout à Ispahan, pêchaient en eau trouble et occasionnaient des désordres inconnus jusque-là.

C'est dans ces circonstances difficiles que Mirza Taki-Khan fut élevé au poste de premier ministre. Cet homme d'État accompagnait le prince Khozrev-Mirza, lors de son voyage à Saint-Pétersbourg, en 1828-1829. Homme d'esprit et d'intelligence, c'est à lui que la Perse est redevable de tout ce qui

¹ L'ex-premier ministre, qui lui-même avait appartenu au clergé, contribua beaucoup à relever l'audace de ce corps. Le nouveau ministre, homme d'esprit et le plus sagace de tous les hommes d'État de la Perse, jugeait les choses d'un point de vue plus élevé et surtout plus européen; aussi débuta-t-il en affaiblissant, par des moyens intelligents et de sages mesures, le pouvoir du clergé.

s'y est fait de bon dans ces derniers temps. Il fut malheureusement peu apprécié malgré l'appui du Chah, qui lui-même était animé des meilleures dispositions et accueillait tout ce qui pouvait contribuer à l'amélioration et au bien-être de ses États.

Mirza Taki-Khan, dont la fin malheureuse est regrettée de tous ses contemporains, avait beaucoup voyagé dans sa jeunesse; il avait beaucoup observé et beaucoup étudié la civilisation européenne et l'administration des États civilisés.

A peine eut-il établi son pouvoir et sa prépondérance à la cour du Chah qu'il prit d'actives mesures pour donner à sa patrie le calme et la tranquillité dont elle avait tant besoin. Un des problèmes qu'il s'agissait de résoudre et qui s'offrait à son incessante sollicitude, c'était l'affaiblissement d'abord, et puis l'anéantissement des forces des Babis, qui répandaient ostensiblement leur schisme dans toute la Perse. Il prit aussitôt des dispositions pour les poursuivre, les arrêter partout où ils se trouveraient, surtout à Tauris, où de grands troubles étaient survenus à cette époque.

§ 12. NOUVELLES MESURES PRISES CONTRE LES BABIS.

(FIN DE 1848).

La pacification de Tauris et d'Ispahan, ainsi que les mesures à prendre contre le soulèvement des Babis dans le Mazandéran, exigeaient toute l'activité du premier ministre. Dans cette circonstance, l'em-

ploi de la force était insuffisant; il fallait encore user d'adresse et bien connaître la situation.

Mirza Taki-Khan, alors qu'il n'était qu'Amir-Nizam près du prince héritier, avait réorganisé le régiment chrétien de Samsam-Khan sans qu'on ait compris d'abord la raison de cette mesure. Le premier ministre savait trop bien par expérience que la discipline militaire était souvent enfreinte dans sa patrie; c'était de la part des soldats une affaire de caprice, de partialité ou de préjugés : « les musulmans ne doivent pas répandre le sang de leurs coreligionnaires, » disaient-ils; et ceci avait une très-grande influence sur le peuple et contribuait à entretenir ses préjugés, et même à les exagérer¹.

En prévision des mesures que le gouvernement devait prendre contre le soulèvement des Babis, les intrigues du clergé et les désordres des Loutis, le premier ministre renforça encore le régiment chrétien. Depuis cette époque le régiment chrétien de-

¹ On raconte que, pendant l'administration de Hadji Mirza-Agassi, un criminel appartenant à la plus basse classe des mollahs fut condamné à être fusillé. Un peloton de soldats avait été désigné pour exécuter la sentence, et le lieu du supplice était encombré par la foule. Les sarbazes chargèrent leurs armes à poudre seulement, inspirés par cette idée qu'on ne peut arracher la vie à un membre du clergé à quelque degré de la hiérarchie qu'il appartienne. Après qu'ils eurent fait feu sur cet homme, il resta naturellement debout et intact; le peuple, croyant à un miracle, se précipita vers lui en le vénérant comme un saint. Sa peine fut commuée en un exil dans un lieu saint, à Kerbèla. Je ne puis garantir la vérité de ce fait; mais il est tout à fait en rapport avec l'esprit musulman.

vint un modèle de discipline, et il n'y eut plus d'exemples d'insubordination ¹.

Bab, après avoir séjourné six mois à Makou, fut transféré dans les possessions de Iahia-Khan Ilkhani (beau-frère du défunt Mohammed-Chah²) et enfermé dans la citadelle de Tchégrik. Là, comme partout, le peuple s'empessa auprès de lui. M. Mochenin dit dans ses mémoires sur Bab : « Au mois de juin 1850 (ne serait-ce pas plutôt en 1849?), m'étant rendu à Tchégrik pour les affaires de mon service, je vis le *Bala-khané*³ du haut duquel Bab enseignait sa doctrine. L'affluence du peuple était si grande que la cour n'étant pas assez vaste pour contenir tous les auditeurs, la plupart restaient dans la rue et écoutaient avec recueillement les vers du nouveau Coran. Peu de temps après, Bab fut transféré à Tauris pour y être condamné à mort. »

Dans ce temps-là on parlait partout de nouveaux troubles survenus dans le Khorasan, à la suite du

¹ Aujourd'hui ce régiment n'existe plus; il a été licencié pour des raisons politiques.

² La sœur de ce Khan était une des femmes de Mohammed-Chah, dont elle eut Abbas-Mirza, frère du Chah actuel, qui dut prendre la fuite et se mettre en sûreté à Kerbèla; c'était le fils favori du défunt Chah. A l'avènement du souverain qui règne aujourd'hui, il prit le titre de Naïb-ous-Sultanat, et à la suite d'intrigues de cour qui amenèrent la mort déplorable de l'éminent ministre Mirza Taghi-Khan, le jeune prince dut chercher son salut au tombeau « du très-saint Housseïn. »

³ Pavillon ou étage supérieur avec terrasse et de moindre proportion que l'étage inférieur; de là vient le mot balcon.

N. B. M. Mochenin doit se tromper d'époque; en 1850, Bab n'existait plus. Il fut mis à mort vers le milieu de juillet 1849.

soulèvement suscité par Salar (voy. chap. II, § 13); partout il n'était bruit que du nombre toujours croissant des Babis et de massacres dans le Mazandéran. Des détachements peu nombreux avaient été expédiés dans cette province, et des troupes en assez grand nombre avaient été envoyées à Meched. Les temps étaient des plus critiques.

Mirza Taki-Khan jugea qu'il était urgent de se défaire de Bab, espérant par là mettre fin aux troubles du Mazandéran, et il fut décidé qu'on prendrait des dispositions pour transporter « l'imposteur » à Tauris, où l'ordre avait été donné de le mettre à mort.

§ 13. JUGEMENT ILLÉGAL QUE SUBIRENT BAB ET SES DISCIPLES.

(JUIN 1849.)

Le moment de sévir étant venu, le cabinet de Téhéran arrêta d'avance un plan de conduite. En premier lieu on devait sommer les prisonniers de renier leurs croyances, de livrer à la malédiction tout ce qui dans leurs paroles et leurs actions passées se rapportait à ces croyances et d'abjurer leurs erreurs en présence du peuple; puis, s'ils refusaient de remplir ponctuellement ces conditions, on devait les condamner et les livrer immédiatement au supplice.

Le jour fixé pour cette abjuration solennelle¹, les coupables furent conduits à travers les rues

¹ Nous ne pouvons dire quel jour ceci eut lieu. D'après le *Nasih-out-tavarikh*, le jour où ils subirent leur supplice est le 27 du mois de

étroites de Tauris encombrées par la foule, d'abord chez le premier moujtéhid Hadji Mirza-Baghir, puis chez l'Akhound Moulla-Mohammed de Mamégan. Le premier de ces personnages était un conservateur fanatique des croyances de l'Islam; le second, un partisan de la doctrine des Cheïkhites, ce qui permettait d'espérer de sa part plus d'indulgence à l'égard des coupables. Le gouvernement cependant, voulant qu'ils fussent condamnés, avait tout disposé à cet effet. Rien de certain n'a transpiré sur les paroles qui ont été échangées entre les coupables et le premier moudjtéhid; on prétend même qu'ils ne répondirent point aux questions qui leur furent adressées, et lorsqu'ils furent en présence de Moulla-Mohammed, Bab se contenta de dire : « Ainsi tu me condamnes à la mort? » Il ne proféra pas d'autres paroles. Nous ne savons pas jusqu'à quel point on peut ajouter foi à ce que disent MM. Sévruguin et Mochenin à propos des paroles ironiques qu'aurait proférées le Maméganien¹; mais ce dont nous sommes certain, c'est qu'il n'a pas été jugé d'après les lois du *Chariat* et que les membres du clergé qui, lors de la première assemblée à Tauris sous la présidence du prince héritier, avaient évité de le condamner à mort, auraient eu bien plus droit de le faire alors en s'appuyant sur la loi que dans le cas actuel. C'est

Chaban 1265 de l'hégire, ce qui doit correspondre au 19 juillet 1849, si nous ne nous trompons.

¹ Il aurait dit à Bab : « Si tu es vraiment *houddjet* et si tu as le don des miracles, détourne la mort de toi, etc. »

pourquoi le peuple est resté convaincu que sa condamnation était un parti pris antérieurement par le gouvernement, dans le cas où les accusés n'abjure-raient pas des croyances qui cependant n'avaient jamais été énoncées en public, et surtout jamais en présence des juges¹.

§ 14. CONDUITE DES DISCIPLES DE BAB.

Au moment où Bab avait été arrêté, deux per-

¹ Nous avons rappelé plus haut (§ 9) que si Bab avait renié devant ses premiers juges les dogmes de l'Islam, comme on l'a prétendu, il aurait été indubitablement condamné à mort; mais nous ne voyons pas que rien de semblable ait eu lieu, malgré le prétexte que le gouvernement cherchait pour le trouver en faute. D'après l'historien moderne de la Perse, le gouvernement était, cette fois-ci, résolu à le condamner s'il ne reniait pas publiquement ses convictions; cet historien accuse de lenteur l'ex-premier ministre Hadji Mirza-Agassi. Entraîné par sa partialité, il dit que le gouverneur de l'Aderbidjan avait donné ordre de convoquer une assemblée composée d'Oulémas, afin de juger Bab, mais que, ceux-ci s'y étant refusés, il lui avait adressé lui-même quelques questions en présence de trois grands du royaume et l'avait trouvé coupable. Il convint alors, d'après leurs avis, de le livrer immédiatement au supplice; mais il n'osa pas le faire, dans la crainte qu'une exécution secrète ne contribuât à égarer le peuple, qui aurait pu croire que Bab n'était pas mort, qu'il vivait invisible, etc. etc. C'est pourquoi il prit la résolution de faire passer Bab et ses complices par les rues les plus fréquentées de la ville et de les conduire devant les principaux membres du haut clergé pour y être condamné à mort. Tout se passa ainsi, dit-il; mais en présence de ses juges et devant le peuple admis à son interrogatoire, « Bab se tut, renfermant en lui-même ses convictions, » ce qui n'empêcha pas Bab et ses compagnons d'être condamnés à mort. D'après cette explication nous pouvons comprendre que le peuple avait tout droit de murmurer contre l'injustice du tribunal qui les avait condamnés; c'est ce qui arriva, et les partisans de Bab en profitèrent.

sonnes qui l'accompagnaient le furent aussi : c'étaient Seïd Housseïn et son frère Seïd Hassan, tous deux de la ville de Yezd. Ils n'avaient pas quitté Bab depuis le jour où, protégé par Manoutchehr-Khan, il avait quitté Ispahan. Seïd Housseïn, alors à la fleur de l'âge, avait achevé ses études de droit et de théologie et était, par conséquent, fort versé dans la langue arabe. D'après une tradition, il s'était livré corps et âme à Bab dès leur première entrevue, quoique le maître fût bien au-dessous du disciple. Nous pensons que Seïd Housseïn avait en vue d'exploiter à son profit l'immense popularité dont jouissait Bab. Ainsi que son frère Hassan, il était constamment auprès de lui, l'aidait de son savoir et de son esprit et communiquait à ceux qui venaient voir le maître ses propres pensées en les faisant passer pour celles de Bab. Les deux frères furent amenés avec Bab dans la capitale de l'Aderbidjan et jetés dans un cachot où se trouvaient déjà depuis quelques jours deux de ses partisans Agha Mohammed-Ali et Seïd Ahmed. Le premier avait été à Tauris en qualité de lieutenant de Bab. C'était un homme des plus dangereux ; il était du nombre des plus ardents propagateurs de la doctrine de Bab et agissait partout avec une remarquable abnégation. Il était facile de deviner dans ses actions et dans ses paroles que sous l'apparence d'éléments religieux se cachaient d'autres idées : délivrer sa patrie d'un clergé avide et de l'oppression des tyrans, tel était son programme secret. Nous rencontrons plusieurs individualités

semblables parmi les prosélytes de cet homme incompréhensible et remarquable ; ils sont nombreux, et, encore aujourd'hui, ils agissent en secret dans diverses parties de la Perse et travaillent dans l'intérêt des réformes à venir. Ils sortirent cinq de ce cachot pour marcher à la mort, et deux seulement furent exécutés, car Seïd Ahmed et les deux frères renièrent leur maître à la vue des apprêts du supplice.

En présence du peuple assemblé, la police les obligea de traiter Bab d'hypocrite, d'imposteur, de séducteur et même de lui cracher au visage. Dans cette circonstance se dévoila la mauvaise pensée de Seïd Housseïn qui, comme nous l'avons fait observer, ne voulait que profiter du nom de Bab¹. Ce même calcul le conduisit une seconde fois sur la scène, en 1852, à Téhéran ; mais alors il ne put sauver sa vie (ch. II, § 20).

Bab marcha donc à la mort avec le disciple qui lui était resté fidèle, Agha Mohammed-Ali. Le courage de ce dernier fut si grand, sa fermeté et son intrépidité si remarquables, que les ennemis les plus acharnés de Bab, ceux-là même qui désiraient le plus sa mort, éprouvèrent un sentiment de mé-

¹ Après avoir renié son maître, Housseïn raconta sur lui nombre de faits mensongers auxquels personne ne crut. La seule chose vraie qu'il aurait pu dire, selon nous, c'est que le Coran de Bab avait été écrit en entier de sa main et par sa propre inspiration. Il prétendit l'avoir écrit sous la dictée du maître ; mais ce dont nous sommes pleinement convaincu, c'est que la plus grande partie de ce Coran appartient en propre à Seïd Housseïn.

pris et de dégoût pour les traîtres, et que la conduite lâche et méprisante de ces disciples ingrats rehaussa dans l'opinion publique la conduite noble de ce fidèle compagnon.

Après que Seïd Housseïn eut maudit son maître et lui eut craché au visage, Agha Mohammed-Ali lui baisa les mains avec toutes les marques du plus tendre et du plus profond respect, et s'écria d'une voix solennelle en le montrant au peuple : « Celui-ci est la porte de la vérité, l'imam de l'Islam ! » Cette conduite et ces paroles nous sont confirmées, non-seulement par de nombreux témoins, mais encore par l'historien de la Perse, ordinairement si partial¹.

§ 15. LE SUPPLICE (19 JUILLET 1849).

On avait choisi pour le lieu du supplice la cour de la caserne des sarbazes, et les rues qui y conduisent ainsi que les toits des maisons étaient couverts d'une foule de spectateurs. Les condamnés furent amenés et l'on procéda immédiatement à l'exécution de la sentence. Lorsqu'on fusille, en Perse, les condamnés sont attachés à un poteau, le dos tourné aux spectateurs et de sorte qu'ils ne puissent voir les signes du commandement. Agha Mohammed-Ali demanda à être tourné du côté de

¹ Quoi qu'on fit pour engager Mohammed-Ali à renier Bab, dit cet historien, on n'y put parvenir. On lui amena ses enfants en bas âge afin de l'attendrir, de lui inspirer de la compassion pour ces petits êtres et de l'entraîner à se repentir; tout fut sans résultat; il ne faisait que répéter : « Tuez-moi d'abord, et ensuite tuez Bab. »

la foule qui encombrait la cour; puis, d'une voix haute et calme, il se mit à dire des fragments de prières composées par le maître. Bab gardait le silence; son pâle et beau visage qu'encadraient une barbe noire et de petites moustaches, sa tournure et ses manières distinguées, ses mains blanches et délicates, ses vêtements simples, mais d'une exquise propreté, tout enfin dans sa personne éveillait la sympathie et la compassion. Un fait à observer, c'est que ceux qui étaient rassemblés dans ce lieu étaient les ennemis les plus acharnés de Bab et des Babis. Le gouverneur et les gens du clergé péroraient en attendant le supplice, exagérant, comme il arrive toujours et partout en pareil cas, le sang qui avait été versé et qui se versait encore dans diverses parties de la Perse, grâce à l'hostilité persistante des Babis; ils peignaient aux musulmans rassemblés, sous les plus vives et les plus pathétiques couleurs, le meurtre de « l'homme saint, » du moudjtéhid de Kazvin, qui était tombé sous les coups de ses assassins par la fourberie d'une femme prosélyte de Bab¹; ils parlaient de la terreur que les Babis inspiraient dans le Mazandéran, des préparatifs qu'ils faisaient à Zendjan, etc. etc.²

Tout ce peuple rassemblé était donc peu disposé

¹ Il s'agit ici de Ghourrèt-oul-Aïn. Nous parlerons de cette femme au chapitre sur les Babis (chap. II, § 5).

² A cette époque il y avait en effet des troubles dans le Mazandéran et il s'en préparait à Zendjan (voy. chap. II), ce qui excitait contre les Babis une grande indignation que le gouvernement désirait faire tourner à son profit.

à ressentir de la compassion pour ces « malfaiteurs dignes des châtimens les plus terribles ; » cependant l'indigne conduite des deux frères renégats et traîtres, l'abnégation d'Agha Mohammed-Ali, ainsi que la situation de Bab, lui donnèrent dans ce moment nombre de partisans tout disposés à embrasser sa doctrine. Une démonstration en sa faveur aurait pu éclater, si l'irritation qui régnait dans la majorité du peuple n'avait été soigneusement entretenue par le clergé, et si une certaine crainte ne s'était emparée de tous les esprits à la vue des apprêts imposants du supplice ; la sentence put donc être exécutée sans que l'ordre fût un instant troublé.

A un signal donné, un peloton du régiment chrétien s'avança et fit feu. Par un hasard extraordinaire, les balles ne touchèrent que les cordes qui tenaient Bab attaché ; elles se rompirent et il se sentit libre. Du bruit, des éclats de voix retentirent de tous les côtés sans qu'on comprît d'abord de quoi il s'agissait. Bab se précipita, dit-on, vers le peuple en essayant de faire croire à un miracle. Il eût peut-être réussi si les soldats avaient été des musulmans¹ ;

¹ Point de doute que, si du côté des sarbazes il y avait eu la moindre hésitation, il y aurait eu des manifestations en faveur des condamnés ; aussi les raisons qui avaient fait choisir un régiment chrétien ressortent d'elles-mêmes. Certains diplomates ont prétendu qu'on avait fait choix de chrétiens pour faire tourner la fureur du peuple contre ceux de cette religion dans le cas où des troubles auraient éclaté. Malgré le peu de logique d'une pareille supposition, il y a des gens qui y ont ajouté foi. Nous avons parlé plus haut des raisons qui avaient engagé à réorganiser le régiment chrétien de Samsam-Khan.

mais les sarbazes chrétiens accoururent aussitôt en montrant au peuple les cordes que les balles avaient déchirées et lièrent Bab une seconde fois. Agha Mohammed-Ali fut fusillé le premier, Bab le fut après lui. La foule se dispersa en silence, mais beaucoup d'hommes emportaient dans leurs cœurs des germes d'hostilité contre le gouvernement.

Ainsi se termina dans la trente-septième année de sa vie le triste sort de Bab. Dans le chapitre suivant nous parlerons des Babis; mais pour conclusion de tout ce qui précède nous jugeons indispensable de résumer notre opinion sur Bab. D'après nos convictions, l'apparition de Bab fut le résultat de l'agitation religieuse qui régnait dans toute la Perse, principalement dans le Fars et l'Irak; ce fut la conséquence des querelles qui s'étaient élevées entre les Cheïkhites et ceux qui suivent à la lettre l'enseignement dogmatique de la doctrine musulmane. Mais qu'était-ce que les Cheïkhites? C'est ce que nous verrons dans le chapitre deuxième de notre relation.

§ 16. CONCLUSION SUR LA PERSONNE DE BAB.

Dès sa plus tendre jeunesse Bab avait attiré l'attention de tous par une grande pureté de mœurs et une grande austérité, au point que le bruit de sa renommée s'était répandu, non-seulement dans tout le Chiraz, mais encore jusqu'à Kerbèla, où se réfugient dans la prière et la continence les plus vertueux d'entre les musulmans. De plus il était obsédé par

une mélancolie profonde et aimait à se livrer seul à ses pensées; aussi fuyait-il la société de ses semblables et parlait-il peu.

Ajoutons à cela que Bab appartenait à la classe des mystiques et que ses discours avaient toujours un double sens dont il ne donnait l'interprétation à personne, ce qui fait que plusieurs le croyaient fou. Les Cheïkhites le considéraient comme un extatique, *un innocent*¹, et en Orient les fous sont respectés.

Il est à remarquer que l'unique voie qui, dans l'Islam, puisse conduire à la réforme, c'est la doctrine du mysticisme. Nul pouvoir souverain, avec son intelligence et la force dont il dispose, ne sera jamais en état d'y faire ce que peut l'homme le plus simple armé du *Tarikat*. Cette doctrine repose sur la morale la plus élevée et la plus pure dont les ambitieux interprètes de cette doctrine ont souvent abusé. A l'origine, ceux qui la suivaient formaient une communauté religieuse; dans la science, cette communauté forma des écoles; dans la religion, elle forma des sectes; dans la vie politique, des militants; le prosélytisme jouait partout un grand rôle, et dans les questions de simple politique ainsi que dans les questions religieuses et politiques il s'abritait sous le manteau du fanatisme.

Pour atteindre leur but, les partisans du mal se

¹ On donne dans certaines provinces en France ce même nom d'innocents à des personnes atteintes d'une folie qui les porte à la rêverie.

sont toujours attachés à une idée religieuse qui devenait un instrument entre leurs mains. C'est ainsi que Baïéziid, le fondateur de la secte des Raouchenis, s'était fait passer pour Imam dans l'Afghanistan, vers la deuxième moitié du xvi^e siècle, et que Kazi-Moulla y réussit également dans le Daguestan, en 1830. C'est en employant les mêmes moyens que les disciples de Bab agirent dans diverses provinces de la Perse et que se préparèrent, au nom de la religion, ces agitations qui durèrent de 1842 à 1852. Ainsi dans l'histoire de l'Islam d'autres imposteurs se signalèrent par des actes de cruauté en répandant le sang d'innocentes victimes, et leurs noms ont évoqué les malédictions du *Chariat*.

Pour ne parler que de Bab, nous trouvons en lui quelques éléments vraiment grands, vraiment beaux qui prouvent qu'il avait des convictions fermes et arrêtées. C'était un homme moral dans toute l'acceptation du mot, moral jusqu'au fond de l'âme, et qui agissait par conviction, prêchant sans cesse la fusion de tous ses compatriotes en une communauté unie par les liens intellectuels et moraux. Il parlait aussi de l'urgence d'une réforme religieuse et sociale; il désirait avec ardeur la fin de toutes les persécutions; enfin il parlait de la nécessité d'améliorer le sort des femmes. Tout cela, au reste, était énoncé dans des discours à double sens, parfois cependant il en parlait assez clairement; tout enfin indiquait en lui un esprit de réveil, un esprit de réforme.

Est-il vrai pourtant qu'il se fit passer pour Bab,

pour le vrai Imam, pour un saint? Si cela est, pourquoi l'a-t-il fait et dans quel but? C'est ce que nous ignorons. Il est probable aussi qu'on le rendit responsable d'idées qu'il n'avait jamais eues et que des disciples répandaient dans le peuple en son nom; rien ne nous prouve qu'il ait contribué à les accréditer. En admettant même qu'il parlât à peu près dans ce sens à ses disciples, ce ne pouvait être que dans le langage figuré dont il se servait dans son enseignement. Dans l'Islam, et particulièrement dans le *Tarikat*, appeler le maître source de divin mystère, porte de vérité, etc. n'est d'aucune importance. Le mysticisme a partout un langage qui lui est propre. Nous ne connaissons pas jusqu'à présent le véritable caractère de Bab, et personne ne peut se vanter de le connaître à fond. En attendant, nous le considérons comme la personnification d'un mythe, d'un idéal, au nom duquel agissaient ses disciples, qui jouèrent un rôle des plus importants dans ce schisme, qui était surtout politique.

Si insensé, si fou qu'on nous ait représenté Bab, il va sans dire que les sentiments de vénération que ressentait pour lui ses disciples, que la compassion qu'ils éprouvaient pour lui en le voyant entre les mains de ses oppresseurs, que leur espoir de voir bientôt le flambeau du peuple, comme ils l'appelaient, triompher enfin de tous les obstacles, que tout cela, disons-nous, les entraîna, soit par conviction, soit dans un but caché, à répandre ces idées dans le peuple, et Bab lui-même fut proba-

blement conduit à proférer quelques paroles équivoques qui semblaient confirmer les idées que répandaient ses disciples. Nous ne le considérons ni comme un aventurier, ni comme un fanatique, mais bien comme un homme éminemment moral, un rêveur élevé à l'école des Cheïkhites et possédant quelque teinte de christianisme ; nous le regardons enfin comme un homme troublé par l'influence directe de quelques-uns de ses disciples dévoués et ambitieux. Dans tous les cas nous croyons que l'apparition de Bab servira avec le temps, et plus ou moins, à la cause de la civilisation dans l'Iran.

La fondation de loges maçonniques dans les capitales de la Perse, le refroidissement visible des classes élevées et éclairées pour le clergé, ainsi qu'une certaine liberté de penser, et autres bons symptômes analogues, sont, selon nous, les résultats du mouvement général qui s'est fait dans les esprits, mouvement signalé en Perse dès le commencement de la seconde moitié de ce siècle et dû à l'impulsion donnée par la doctrine de Bab.

(La suite au prochain numéro.)